

Qui est le plus grand

Entre Jésus et ses disciples, il y a un décalage, une incompréhension, avec la souffrance qui va avec. Quand on vit avec quelqu'un, qu'on l'aime et qu'on ne sent pas comme lui, qu'on ne se comprend pas sur certains terrains essentiels de l'existence, on a mal.

Jésus leur parle de son rejet par les hommes, d'un rejet qui ira jusqu'à le tuer, mais aussi de sa résurrection et eux les apôtres ne comprennent pas et en plus ils ont peur de l'interroger. Ils sont bloqués et ça leur fait mal, comme une cassure, une fissure en train de s'élargir entre Lui et eux.

Qu'on se batte avec ses adversaires, qu'on ne puisse pas s'entendre, ni se voir, ni sentir ses ennemis, ses concurrents, ses rivaux, nous avons fini par nous y habituer: c'est la vie, disons-nous, il faut se battre c'est normal. Il faut donc s'armer pour la vie et se blinder contre les combats à toutes les étapes de la vie.

Mais lorsqu'il y a des blessures, des fissures entre des gens qui s'aiment, entre soi-même et les siens, dans le foyer, avec les enfants, avec nos amis ou nos compagnons de travail, les membres de notre communauté chrétienne, dans notre paroisse, dans notre église et par-dessus tout avec Dieu, avec Jésus-Christ, avec l'Esprit; parce que on découvre que son chemin n'est pas le nôtre, que ses pensées ne sont pas les nôtres, alors la peur nous vient, nous nous taisons. Nous fuyons sans le dire parce que ce genre de rupture est insupportable. Oui les plus grandes souffrances, les plus grandes blessures viennent de ceux qui nous sont proches...

Jésus aussi connaît cette douleur infinie de n'être pas reçu chez les siens. Arrivés à Capharnaüm et rentrés à la maison, Jésus demande à ses disciples: de quoi discutiez-vous en chemin? C'est que les disciples, durant la marche parlaient dans son dos, entre eux et vous savez ce que ça fait quand vos amis parlent dans votre dos...Et ils se taisent. Ça y est le fossé est creusé, quelque chose est en train de se casser entre Jésus et ses disciples.

Or voici que Jésus, une fois de plus, ne réagit pas comme nous. Il ne se drape pas dans sa dignité bafouée, Il ne s'enveloppe pas dans sa grandeur solitaire, Il ne serre pas les dents pour tenir seul avec sa fierté avec Dieu, contre ses amis.

Il s'assoit et appelle les Douze. Oui, nous allons nous parler ensemble de cette brisure entre nous.

Les mots sont bien courts pour raconter ce qui peut se passer entre Jésus et nous, entre des frères, entre un homme et une femme, entre des parents et des enfants, entre amis lorsqu'ils acceptent de s'asseoir pour regarder ensemble la brisure qui est apparue entre eux.

La première chose c'est qu'eux, ils n'ont pas fui, furtivement, chaque jour un peu plus. Ils n'ont pas dit non plus: ne t'inquiète pas c'est pas grave! Ça s'arrangera, avec un sourire triste prêt à fondre en larmes dès qu'on se retrouve seul.

La deuxième chose c'est que Jésus parle. Il parle du terrain où a lieu cette brisure entre lui et les siens. Et ce terrain le voici qui est le plus grand? Est-ce que je suis reconnu? A quoi je sers? Qui s'intéresse à moi? Qu'elle place je tiens dans la vie, aux yeux des autres, aux yeux de Dieu? Est-ce que je suis utile? Est-ce que l'on m'aime? Et moi, et moi qu'est-ce que je suis dans tout ça.

Or devant ce volcan qui secoue et crache du feu au fond de nous tous Jésus parle de deux chemins. En écoutant les textes de la Bible que nous venons de lire, on peut appeler ces deux chemins: le chemin de la rivalité et le chemin de l'accueil.

Nous connaissons bien le premier chemin. Il nous colle à la peau. C'est les mille et une façons de nous plier sur nous-même, de courber notre corps sur lui-même, de se recroqueviller face à ce qui nous arrive. Comme si les autres et leurs différences étaient un danger pour nous, un jugement de notre propre vie. Alors tout devient concurrence, rivalité, jalousie: elle n'aime pas que moi, il ne pense qu'à son travail, il réussit mieux que moi, ma mère préfère mon frère. On s'occupe plus des personnes âgées que des jeunes(ou l'inverse), on fait plus de choses pour les étrangers que pour les français (ou l'inverse).

Au bout de tout ça, il y a la discorde, la violence et l'injustice. A l'origine de tout ça il y a la peur de ne pas s'en tirer. Ça s'appelle la convoitise. Parce que la convoitise c'est d'abord un désir malade, malade d'avoir matérialisé la vie et les personnes, d'en avoir fait des objets, malades d'être pris au piège de ses propres images. Et voilà l'enchaînement fatal.

Nous sommes plein de convoitise et nous n'obtenons rien, donc nous tuons. Nous sommes jaloux et nous n'arrivons pas à nos fins, alors nous faisons la guerre et nous n'obtenons rien parce que nous ne prions pas. Et quand nous prions nous ne recevons rien parce que notre prière est mauvaise, elle est mauvaise parce qu'elle se crispe sur notre propre peur, notre propre façon de voir. Elle n'est pas un cri, un appel vers l'Autre.

Cet enfermement est dramatique non seulement parce qu'il produit la violence, mais surtout parce qu'il produit des lézardes un jour ou l'autre dans la famille, entre amis entre frères, entre Dieu et nous. Et voici l'autre chemin: Jésus prend alors un enfant, Il le place au milieu d'eux, l'embrasse et leur dit: Celui qui accueille un enfant comme celui-ci, c'est moi qu'il accueille. ET celui qui m'accueille accueille celui qui m'a envoyé. C'est que prendre un enfant par la main au nom de Jésus c'est reconnaître que la vie qui palpète en lui vient de plus loin que nous et va plus loin que nous. C'est découvrir que la vie d'un autre que nous peut être autre chose qu'une menace pour nous, un jugement sur nous.

Accueillir un enfant au nom de Jésus c'est sans doute l'expérience la plus simple qui donne de l'espace à notre propre existence, qui élargit l'horizon du côté de l'avenir comme du côté de celui qui l'a envoyé. Embrasser un enfant au nom de Jésus, c'est ouvrir la porte à la sagesse qui vient de Dieu. C'est avoir enfin les yeux en face des trous et non pas à l'envers, tournés vers notre propre cinéma. C'est voir les murs de nos prisons traversés par une aventure humaine qui nous déborde de toute part et qui nous montre notre place parmi les autres. Une aventure humaine qui a du temps et de l'espace, du souffle, qui a la vie devant nous et des promesses derrière nous.

Une aventure humaine qui cesse d'être réduite à vouloir tout et tout de suite mais qui au contraire garde mémoire des anciens et lit à ciel ouvert dans les yeux des enfants, l'espérance offerte comme une main tendue.

C'est ce qui s'appelle la tolérance, la compréhension, la miséricorde, la paix. La véritable grandeur des hommes ce n'est pas le progrès vers des hommes plus forts, plus rudes, plus performants, plus militants, plus généreux. C'est une ouverture douloureuse et nouvelle, comme un accouchement. Un souffle qui enfante au milieu de toutes les nations et dans toutes les générations malgré les injustices et les guerres des hommes et des femmes guéris, sauvés réconciliés. La véritable grandeur de l'homme ce n'est pas de travailler comme des mercenaires pour que nos enfants deviennent des robots immortels et capables de tout, mais c'est de nous éveiller au désir que Dieu a sur nous et sur nos enfants. Il y a une distance infinie entre la plus grande réussite humaine et cette ressemblance de Dieu fragile et fugitive que nous percevons chez un enfant quand nous l'accueillons au nom du Seigneur.